

AVENUE. — *Œdipe*, drame en trois actes de M. André Gide ; *Le Miracle de Saint Antoine*, farce en deux actes de Maeterlinck.

L'*Œdipe* de M. André Gide est un divertissement de lettré ; pourquoi ne pas dire que nous y avons pris un réel plaisir ? Il est amusant de voir la déformation que subit la terrible légende, en passant par un cerveau ironique et tarabiscoté ; nous discernons les influences qui ont présidé à cette curieuse interprétation ; c'est d'abord Jules Laforgue et ses *Moralités* légendaires ; mais c'est aussi *La Belle Hélène* ! Il y a là un parti-pris de parodie, de transposition du classique en langage familier qui sent son Meilhac-Halévy d'une lieue ; toutefois, c'est moins franchement gai ; cet *Œdipe* est un incoercible bavard, que torture un Tirésias en soutane ; nous assistons à l'explication symbolique du drame antique. Certes, cela n'est pas dénué d'intérêt, ni d'ingéniosité. M. Gide suit, dans ses grandes lignes, l'action classique ; mais, plus attentif au jeu des idées qu'au drame lui-même, il écourte cette lente marche du Destin, qui est la merveille du théâtre antique. Par contre, il nous présente un Étéocle et un Polynice assez corrompus, puisqu'ils aiment leur sœur d'un amour assez peu fraternel ! Cette vision de l'inceste dans les jeunes couches semble plutôt inattendue... Ces jeunes gens parlent de refoulement ! On n'est pas plus moderne ! Le personnage de Créon, du profiteur de désastres, est assez curieusement campé ; mais Jocaste perd toute son importance. Il reste la lutte du principe religieux, personnifié par Tirésias, et du principe humain, *Œdipe*. Il y a là une construction philosophique, à la Giraudoux, qui a sa valeur. Bref, M. Gide s'est efforcé d'enlever au drame toute son humanité, pour lui substituer un dialogue symboliste qui ne nous rajeunit pas ! M. Pitoëff est un *Œdipe* quelque peu hésitant ; il a l'air d'arracher ses répliques du fin fond de ses poumons ; mais il sait se draper. Mme Ludmilla Pitoëff est une petite Antigone d'étagère, fort gentille mais parfaitement dénuée d'importance ; M. Jean Hort est un noble Tirésias, plein d'autorité ; Mme Nora Sylvere est une douloureuse Jocaste ; et M. Gaultier a bien rendu l'astuce de Créon.

*Le Miracle de Saint Antoine*, de Maeterlinck, est une fantaisie exquise, d'une cocasserie ravissante : Saint Antoine de Padoue se présente chez une vieille demoiselle riche, qui vient de mourir ; la servante demande à ce moine mendiant ce qu'il désire : « Je viens ressusciter Mlle Hortense ! » La servante objecte que les héritiers sont à côté, qui festoient et qu'on ne peut les déranger. « Je viens ressusciter Mlle Hortense ! » répond toujours le doux entêté. Les hoirs arrivent et veulent expulser ce gêneur ; il n'y a pas moyen ; force leur est de laisser le saint pénétrer dans la chambre de la morte ; saint Antoine, que l'on prenait pour un fou, accomplit le miracle ; mais les héritiers

appellent la garde et font coffrer l'empêcheur d'hériter en rond, tandis que Mlle Hortense meurt définitivement cette fois. On n'imagine pas la bonhomie malicieuse qui nuance ces deux actes ! Toute la mesquinerie de la classe moyenne s'y trouve finement raillée, sans excès d'amertume. C'est une fantaisie de rare qualité, que nous voudrions voir inscrite à notre répertoire. Elle est fort bien interprétée par M. et Mme Pitoëff et leur troupe. — Pierre Veber.